

nion qui lui paraissait incompréhensible. Par ta faute, ma fille, la situation s'est aggravée et, très perplexe, je me demande à quelle résolution je devrai m'arrêter.

— Ainsi, mon père, vous êtes convaincu....

— Dame, fit le docteur gardant son impassibilité et se rendant impénétrable, tu as fortement ébranlé ma confiance en M. Delteil.

— Mon père, je vous en supplie, pas d'éclat, ne vous mettez pas en colère contre mon mari.

— Pourtant, ma fille....

— S'il nous quittait, notre enfant et moi, j'en mourrais, mon père !

— C'est bien, Valentine, je serai prudent.

Un imperceptible sourire courut sur les lèvres de M. Villarceau.

— A propos, dit-il, est ce que tu as conservé cette lettre ?

— Oui, mon père.

— Tu as bien fait ; il faut toujours pouvoir dire : Je sais, et voilà comment j'ai su. Où est la lettre, Valentine ? Je voudrais la lire.

— La voici, mon père, dit la jeune femme, sortant de son corsage le papier accusateur.

M. Villarceau lut attentivement ces lignes, très habilement rédigées, dont sa fille lui avait donné le résumé et où, sous les fleurs, se cachait la dent du reptile.

Il n'eut pas une parole indignée, il ne laissa voir qu'une douloureuse surprise.

— Non, fit-il, comme se parlant à lui-même, je ne connais pas cette épitre.

— Ni moi, mon père.

— Cependant, cette personne qui ne veut pas être connue, nous connaît, te connaît bien, Valentine. Pour qu'elle t'ait prévenue si charitablement, il faut, en effet, qu'elle s'intéresse vivement à ton bonheur et à la gloire de notre maison.

La jeune femme ne remarqua point avec quel ton ironique son père avait prononcé ces paroles.

— Tu veux bien que je garde cette lettre, reprit-il.

Et sans attendre la réponse de sa fille, il mit le papier dans sa poche.

Il y eut quelques instants de silence.

— Valentine, dit-il tout à coup, ne soupçonnes-tu pas qui est l'auteur de cette lettre ?

— Non, mon père.

— N'as-tu pas pensé que cette lettre anonyme pouvait bien venir de la même personne qui a écrit, dicté ou inspiré celles que tu as reçues avant ton mariage ?

— Quoi, mon père, vous supposeriez....

— Ma fille, quand on se trouve en présence d'une chose mystérieuse, comme d'une personne qui met un masque sur son visage, on est en droit de tout supposer.

Ma chérie, continua M. Villarceau, enveloppant sa fille d'un regard plein de tendresse, tu es un cœur d'or, une créature d'élite et ne croyant pas à la perfidie. Dans ta candeur, ta droiture, ta loyauté, tu ne saurais admettre chez les autres des sentiments qui ne ressemblent pas aux tiens. Certes, j'aime mieux te voir ainsi que prématurément déflante. Forcément, tu acquerras l'expérience qui vient toujours à la suite des illusions perdues ; tu sauras mieux alors ce que c'est que le monde et tu verras qu'il n'y a pas que le bien dans la vie.

Enfin, tu ne soupçonnes aucune des personnes que nous connaissons d'être l'auteur ou l'inspirateur de cette lettre anonyme ?

— Non, mon père.

— Eh bien, moi, Valentine, j'ai dans l'idée que ton amie, Mme Lebrun, n'est pas étrangère à ce que j'appelle nettement une infamie.

— Que dites-vous ? s'exclama la jeune femme, regardant son père avec de grands yeux ahuris.

— Tu l'as entendu.

— Oh ? mon père, mon père ! Comment, vous si bon, si juste, pouvez-vous avoir une pareille pensée ? Mais pourquoi, dans quel but, je vous le demande, mon amie aurait-elle fait cela ?

— Valentine, il y a au fond du cœur de Léonie deux terribles passions : la jalousie et l'envie.

— Et vous l'accusez ! Je ne vous reconnais plus, mon père.

— Tu sauras plus tard si j'ai tort.

— Mon père, je vous assure que Léonie a toujours été pour moi la meilleure des amies. Je la connais, je suis sûre de son affection, de son dévouement et, je vous le dis, mon père, rien n'autorise vos injurieux soupçons.

— Valentine, je me reprocherais vertement d'accuser qui que ce soit, surtout un de ces déshérités qui, exposés à tant d'excitations malsaines, ont droit à l'indulgence. Je voudrais me tromper, mais malheureusement je ne me trompe pas.

— Encore une fois, mon père, vous êtes injuste à l'égard de Léonie.

— L'énergie avec laquelle tu la défends prouve bien l'excellence de ton cœur.

— Mon cœur ressemble au vôtre, mon père.

— Pas toujours, comme tu peux en juger. Mme Lebrun t'a-t-elle fait une visite dans ses derniers temps ?

— Elle est venue me voir la semaine dernière.

— Que t'a-t-elle dit ?

— Elle m'a vue pâle, triste et s'est tout de suite inquiétée. En m'embrassant très affectueusement, comme toujours, elle m'a demandé doucement pourquoi elle me trouvait ainsi. Je l'ai rassurée en lui disant que depuis quelques jours j'étais un peu souffrante ; mais que je me sentais beaucoup mieux.

Alors, nous avons parlé de nos enfants, de Lucien et de Paul, conve-

nant que nous étions deux heureuses mères. Elle m'a fait l'éloge de M. Delteil, dans lequel elle voit le meilleur des hommes, le modèle des maris. Elle m'a parlé aussi de sa grande admiration pour le docteur Villarceau, de tout ce qu'elle vous doit, de sa profonde reconnaissance ; enfin, mon père, c'est de la vénération qu'elle a pour vous.

Le docteur avait écouté ce panégyrique le front plissé.

— Mme Lebrun, répliqua-t-il, parle trop haut et trop souvent de ce que j'ai fait pour elle.

— Mon père, lui reprocheriez-vous sa reconnaissance ?

— Non, mais je voudrais qu'elle l'exprimât autrement et plus sobrement.

— En vérité, je ne vous comprends pas.

— Ma fille, les sentiments vrais ne s'affichent pas comme le fait des siens Mme Lebrun ; ils se traduisent avec mesure, sans affectation, sans emphase. Je suis désolé de t'enlever une de tes illusions, ma pauvre Valentine, mais j'ai suffisamment étudié Léonie pour pouvoir te dire qu'elle est profondément dissimulée, la femme la plus fausse que je connaisse.

— Décidément, mon père, vous êtes cruel.

— Je te l'ai dit et je te le répète, Léonie est rongée par la jalousie et l'envie.

— Oh ! jalouse et envieuse, elle ! quand elle n'a pour vous, mon père, pour nous tous que de la gratitude. Elle sait bien que si vous ne l'aviez pas en quelque sorte adoptée, elle eût été condamnée à l'existence d'une ouvrière ou d'une servante.

Le docteur eut un doux sourire et, secouant la tête.

— Elle sait cela, dit-il, mais elle voudrait l'oublier. Vois-tu, ma chère enfant, si je n'approuve pas ceux que le sort a favorisés de mépriser les déshérités de la fortune, je ne saurais trop blâmer ces derniers quand ils jettent un regard envieux sur ceux qui sont au dessus d'eux, que ce soit par le hasard de la naissance ou la position acquise par le travail.

Je me demande si je n'ai pas eu tort de faire pour Léonie ce que j'ai fait.

— Allez-vous, maintenant, vous reprocher d'avoir été bon ?

— Peut-être, Valentine. Je n'ai pas assez pensé à ce qui pouvait résulter de l'éducation que Léonie a reçue. Je n'ai pas compris le danger qu'il y avait pour elle à la mêler à des compagnes parlant sans cesse des équipages dans lesquels elles vont se promener au Bois, des bals donnés dans les hôtels de leurs parents ; je n'ai pas compris que je l'exposais ainsi à faire des rapprochements douloureux, à se livrer à des réflexions qui sont la source de bien des chagrins et aussi de bien des fautes.

Que de fois elle a dû se dire : " Pourquoi ces demoiselles sont-elles dans l'opulence, tandis que j'ai la pauvreté en partage ? Je ne suis pas moins belle et intelligente qu'elles, pourquoi donc sont-elles plus favorisées que moi ?

— Mais Léonie n'a jamais eu de pareilles pensées.

— Tu le crois.

— Je n'ai pas oublié avec quelle joie elle applaudissait à mes succès et me félicitait des éloges que l'on m'adressait.

— Qui te dit que, intérieurement, elle n'en souffrait pas ?

— Vous êtes impitoyable.

— Qui te dit que le poison de la jalousie ne s'infiltrait pas dans son cœur ? Ne sais-je pas que beaucoup de vos compagnes ne l'aimaient point ?

— Ces demoiselles lui en voulaient de la supériorité de son intelligence et prenaient souvent un lâche plaisir à l'humilier.

— Oui, Valentine, c'était lâche et cruel, car elles ont causé de terribles blessures. Le caractère de Léonie s'est aigri, et elle s'est certainement abandonnée à des élans de révolte contre ces distinctions sociales qui ne correspondent pas toujours à celles de l'esprit et du cœur.

Mais je reviens à ce que nous disions tout à l'heure : tu me demandais pourquoi, dans quel but Mme Lebrun t'aurait fait parvenir cette lettre anonyme qui porte contre M. Delteil une accusation des plus graves.

Eh bien, je te réponds : celle dont tu te crois si tendrement aimée n'est pas ton amie, elle est ton ennemie.

— Oh !

— Elle est fausse, te dis-je, fausse en tout : elle a réussi à te tromper comme elle a su me tromper moi-même. Elle est jalouse de toi et tout ce que tu as, elle te l'envie.

Ce qu'elle veut, entends-tu, ma pauvre enfant ? ce qu'elle veut, c'est détruire ton bonheur dont elle est jalouse, comme elle a tenté autrefois d'empêcher ton mariage.

— Mon Dieu, mais si ce que vous dites était réel, mon père, ce serait monstrueux, Léonie serait une misérable, une infâme !

— Je t'ai dit que tu aurais des preuves, tu les auras.

La jeune femme laissa échapper un long soupir et se courba comme écrasée.

— Avant ton mariage j'ai pu observer certaines choses, de petits faits insignifiants en apparence et auxquels je n'apportai qu'une médiocre attention ; mais, depuis, tout cela m'est revenu à la mémoire et j'ai acquis la conviction que ton mariage dérangeait fort les combinaisons ambitieuses de Léonie.

Valentine se redressa brusquement.

— Comment cela, mon père interrogea-t-elle.

— Je ne vais pas jusqu'à dire qu'elle aimait Philippe Delteil, mais je suis certain qu'elle s'était mis en tête qu'il l'épouserait. Tu comprends que, dédaignée par M. Delteil, qui t'aimait, elle a été blessée au vif dans son amour-propre, sa vanité et son orgueil.

— Oh ! mon père, est-il donc possible que Léonie soit un pareil monstre d'hypocrisie.